

► TÉMOIGNAGE

de **Francis Boulanger**

Francis Boulanger a 9 ans au début du conflit. Un samedi matin, la sirène d'alarme le fait sortir du lit. Le bruit assourdissant d'un bombardier Junkers JU-88 passe au-dessus de son jardin.



Francis voit l'avion longer la voie ferrée située à une vingtaine de mètres de chez lui. Effrayée, sa mère lui saisit le bras et l'emmène rapidement pour se mettre à l'abri sous le hangar derrière la maison au milieu des ballots de paille. Un second avion surgit alors dans le ciel mitraillant dans leur direction. Il vole si bas que Francis voit la tête et les grosses lunettes du pilote. Avec beaucoup de chance, lui et sa mère échappent de peu à la mort. Les maisons voisines sont en flamme à cause des bombes incendiaires.



Très vite, ils sont encerclés. L'un des soldats français est mortellement touché par une balle sous les yeux de Francis. Les allemands incendient le bâtiment les obligeant à sortir et à se rendre. Tous sont alors alignés les mains en l'air avec les fusils pointés vers eux.

Dix jours plus tard, des coups de fusils retentissent ! Un soldat français arrive en courant pour se mettre à l'abri dans le jardin en criant : « Rentrez chez vous !... Les Allemands arrivent ! ». Sous les rafales des mitraillettes, Francis et sa mère cherchent à se réfugier de nouveau sous le hangar. Ils y retrouvent des soldats français qui, en trop petit nombre, tentent de résister face à l'avancée des allemands...



Les Allemands incendient plusieurs demeures dans la rue et restent en retrait du groupe de civils qui continue d'avancer en file indienne en longeant les maisons. Les tirs ont cessé. Francis est le dernier. Il s'aperçoit qu'un soldat français, depuis une fenêtre au premier étage d'une maison, le met en joue... Francis n'imagine pas qu'il puisse faire feu ! Mais soudain il voit une flamme sortir du canon du fusil, sent la balle passer à la hauteur du nez. Francis s'arrête net; 2cm plus en avant et c'en était fini de lui. Le projectile éclate les pierres du mur, ce qui lui blesse la main. D'autres soldats maîtrisent le tireur et l'un d'eux crie : « qu'est ce vous faites là ?!!! Tournez vite dans la rue sur votre gauche ! »



Plus loin le corps sans vie d'un soldat allemand... C'est l'un de ceux qui avaient pris Francis et sa famille comme bouclier.

Les soldats allemands croyant Audruicq conquis essuient les tirs de soldats français qui s'étaient regroupés dans un coin de la ville. Suite à cette fusillade les troupes allemandes encerclent le quartier. A l'aide de haut-parleurs, ils annoncent qu'ils mettront le feu à toute la ville si les soldats français ne se rendent pas. Les Allemands prirent ainsi le bourg d'Audruicq. Francis et sa famille, plongés brutalement dans l'horreur de la guerre, ont trouvé refuge à l'autre bout de la ville chez une tante.



1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D

► TÉMOIGNAGE

Maurice WILS

Voici quelques faits marquants du résistant de l'ombre que fut Maurice WILS durant la guerre 39-45.



Comme il possédait une barque, des soldats français, lors de la débâcle de 1940, lui demandèrent de leur faire traverser le canal Calais-Saint-Omer pour pouvoir rejoindre Gravelines. Lors de la traversée, un soldat perdit l'équilibre dans l'embarcation et fut grièvement blessé par la décharge de son fusil. Il fut soigné à la ferme mais il décéda malheureusement le lendemain. Maurice Wils lui fit construire une tombe dans le cimetière de Vieille Eglise. Après la guerre, dans les années 50, la famille du soldat Louis Carre est venue chercher sa dépouille afin qu'il repose dans le cimetière de son village natal de la région de Metz.

Maurice Wils part nourrir ses chevaux et trouve, assis sur le coffre à grains, un aviateur américain dont l'avion s'est écrasé non loin de là. Celui-ci doit rejoindre sa section à Saint-Omer. Une famille voisine lui procura des vêtements civils et Maurice Wils, avec sa barque, lui fait traverser le canal de Calais et l'accompagne jusqu'à Saint-Omer. Suite à cet événement, il sera dénoncé aux allemands par un habitant d'un village voisin. Les allemands viendront et l'emprisonneront. Après la guerre, cet acte héroïque a été reconnu par les autorités. Un diplôme d'honneur et de reconnaissance, signé par le général Eisenhower, fut attribué à Maurice Wils.



1940

J F M A M J J A S O N D

► TÉMOIGNAGE

Pauline Le Cam

Le 24 mars 1942, Pauline Le Cam, 21 ans, se trouve dans sa cour, rue du Draeck à Vieille Eglise. Elle voit un avion de la RAF s'immobiliser après quelques rebonds dans la pâture voisine. Le pilote américain, le capitaine William F. Ash en sort légèrement blessé au visage.



Elle court aussitôt vers lui et le ramène chez elle. Ce n'est pas la première fois qu'elle aide un aviateur car elle fait partie du réseau Pat O'Leary. Pauline réalise qu'elle n'a pas de vêtement masculin dans la maison où elle habite avec sa mère et sa sœur de 17 ans. Tandis que ces dernières cachent le pilote, Pauline va chez une voisine qui lui procure un costume pour celui-ci. Le soir même Pauline l'amène chez un résistant, Emile Rocourt, minotier à Alquines qui évacue l'aviateur.

Les Allemands furieux fouillent toutes les maisons des environs. Pauline est dénoncée. Les Allemands se rendent chez les Le Cam où ils arrêtent la mère et ses filles. Elles sont conduites à la prison de Saint-Omer où elles sont interrogées avec brutalité. Transférée à la gendarmerie de Calais, Pauline apprend que, suite à leur silence, huit personnes ont été prises en otage dont les maires de Vieille Église et de Saint-Omer-Capelle. Leurs vies sont en danger...



1941

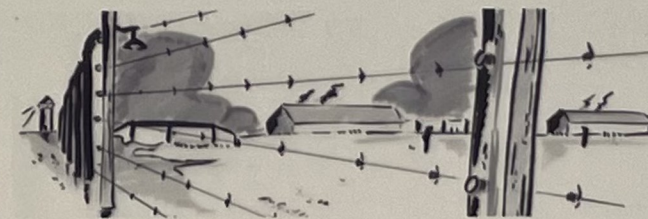
J F M A M J J A S O N D

1942

J F M A M J J A S O N D

1943

J F M A M J J A S O N D



Pour éviter le sort réservé aux otages, Pauline avoue avoir aidé l'aviateur. Ceux-ci sont libérés et Pauline est transférée à la prison Saint Niçaise d'Arras. Commence alors son calvaire. Elle est envoyée à la prison de Fresnes où elle sera jugée. Elle est condamnée et déportée en Allemagne. Sa sœur sera condamnée à 9 mois de prison et sa mère à 3 ans de travaux forcés. Après sa déportation en Allemagne, sa mère est libérée en juin 1944.

Pauline va de Godezelle à Stuttgart en passant par Francfort, Karlsruhe et Coblenze où, sans nouvelle des siens, elle subit coups, brimades et manque de nourriture. Quand les troupes françaises la libèrent, le 21 avril 1945 du camp de Lodwisburg, elle ne pèse plus que 32 kilos. En 1971, elle retrouvera le capitaine Ash. Ce n'est qu'en 1975 qu'elle recevra la Légion d'Honneur et la Croix de guerre avec palme.



Ces cinq planches s'inscrivent dans le parcours d'exposition réalisé dans le cadre de la Commémoration du 70ème anniversaire de la fin de la seconde Guerre Mondiale à l'Initiative de la Communauté de Communes de la Région d'Audruicq et du Comité de Promotion Economique et Touristique Intercommunal.

Avec le concours actif des membres du collectif de passionnés par l'histoire du territoire une démarche de recherche de faits de guerre ou de Résistance et de collecte de témoignages a été conduite. Un certain nombre de ces événements sont ainsi présentés. Ils ont été illustrés par les dessinateurs de l'association Opale BD.



► TÉMOIGNAGE

Un pilote sauvé à Nortkerque

par R. Chaussoy

Un splitfire de la RAF, est touché par la DCA allemande basée à Rumlinghem qui défend les importants travaux militaires entrepris dans ce secteur, notamment en forêt d'Eperlecques.



► L'avion prend feu et s'abat en laissant traîner derrière lui une écharpe de fumée noire. L'appareil s'écrase à côté du lieu-dit le Pont de Fer à Nortkerque. Le pilote a réussi à sauter en parachute. Il se blesse à l'épaule en atterrissant à côté d'un cerisier, dans une pâture. C'est un Polonais, qui se prénomme Jozef Zulikowski.

► En deux temps trois mouvements, il déboucle son hamais et abandonne son « pépin ». Il fuit en courant, longe les haies, saute des fossés. Une maison s'offre à lui. Il y pénètre. La locataire, Mme Bernadette Vasseur-Saint-Maxent, éberluée l'entend bredouiller dans un mauvais français : « sauvez-moi, Madame ! ». L'homme est ensanglanté. Il offre un aspect peu rassurant. Son uniforme bleu de la Royal Air Force le dispense de longues explications. L'irruption de l'aviateur a mis en émoi la maisonnée. M. Vasseur est absent, les enfants pleurent. Une voisine, Mme Maniez, vient voir ce qui se passe.



► Les deux femmes ont la présence d'esprit de chercher tout de suite dans les habits de leurs époux de quoi transformer l'aviateur en un civil anonyme afin qu'il puisse disparaître au plus tôt. Le cacher sur place serait attirer inutilement le malheur. Des perquisitions vont avoir lieu pour retrouver le fugitif et il n'a que peu de chances de passer au travers des mailles du filet. En quelques minutes, Jozef Zulikowski prend des allures de brave paysan.

► Mme Maniez est inquiète. « Tu ne peux pas le conserver, dit-elle à sa voisine, tu serais fusillée avec ton mari et que deviendraient tes enfants ? »



Il finit par aboutir chez Abel Beraet dont les sentiments anti-allemands ne sont un secret pour personne. Il est pris de court car des soldats allemands sont signalés dans le secteur et viennent dans sa direction. Sa femme se reposant sur un transat dans le jardin, Abel Beraet prend Zulikowski par le bras. Il le conduit derrière le fauteuil et le force à se cacher au creux de la haie. Il est temps ! Un side-car s'arrête, des soldats descendent, vont et viennent, piquent les bosquets de leurs baïonnettes plantées au bout des fusils, posent des questions. Plus morte que vive, Mme Beraet continue à faire semblant de dormir. Les fantassins ne la dérangent pas et Abel Beraet les voit s'éloigner.

► Abel Beraet décide de le conduire à Calais où son frère Henri appartenant au réseau « Jean de Vienne » connaît une filière d'évasion vers la zone libre sans ausweiss (laissez-passer). Le plus difficile sera de quitter le secteur quadrillé par les patrouilles lancées aux trousses de l'aviateur disparu. Abel Beraet demande à un berger, M. Auguste Colin, de cacher Zulikowski sous du fourrage dans un tombereau.



► Non, c'est trop risqué. J'ai une meilleure idée, se dit Auguste Colin. Nous allons faire de lui un berger qui conduira le troupeau avec moi. Vers 11 h, les moutons sont amenés à proximité de la demeure d'Abel Beraet vêtu d'une houppelande rapiécée, coiffé d'un béret, une grande canne à la main. Josef Zulikowski, inquiet, se place au milieu des moutons qu'Auguste Colin emmène d'une marche lente en direction de Nortkerque. En cours de route, ils croisent des patrouilles qui ne leur accordent aucune attention, trop affairées qu'elles sont à fouiller les fermes et à tirer de brèves rafales dans les fourrés.



► Jozef Zulikowski retrouvera avec émotion ses sauveteurs en 1996, le berger et Mme Beraet à qui il était redevable d'avoir échappé à la captivité. Hélas ! Il y avait beaucoup d'absents : Les frères Henri et Abel Beraet ont payé sous les balles des pelotons d'exécution, la rançon de leur patriotisme. Le nom de ces héros a été donné à une rue de Calais.



1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D

► TÉMOIGNAGE

par **A. Fichaux**

De la mairie de Sainte Marie Kerque où il vient de prendre son service de secrétaire ce matin du 20 mars 1944, A. Fichaux aperçoit un avion en difficulté, lâchant toute une série de parachutistes.



► Un ou deux de ceux-ci, je ne me souviens plus exactement, se balancent à une certaine hauteur, au-dessus d'une plaine cultivée s'étendant entre le village et le hameau de la Bistade. Un autre, qui m'intéresse plus particulièrement, semble devoir normalement chuter en plein centre du village. J'enfourche ma bicyclette, parcours deux à trois cents mètres et arrive juste à temps pour aider un Américain, brun, de type espagnol, à se relever car il s'est fait mal à une jambe, son pantalon est même arraché par une branche qu'il a cassée.



► Nous sommes à l'entrée d'une petite route commençant au moulin Beurain, qui se termine en impasse à la ferme Baude, tout près de l'école des filles, dont les enfants sont en récréation. Je ramasse le parachute et presse l'aviateur d'enlever son blouson de cuir.

Survient M. Lucien Pignon dont la maison se trouve à une centaine de mètres de là. J'emporte les équipements à la mairie, non sans avoir recommandé à la maîtresse d'école de faire rentrer les enfants et, aux autres témoins de la scène, de se disperser car les Allemands ne tarderont pas à survenir. Ils arrivent en effet alors que le village a retrouvé son calme habituel.

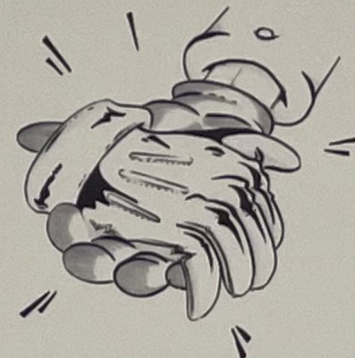


Un conseiller proche de M. Pignon lui est discrètement envoyé pour lui demander de lâcher l'américain sur la route où il sera fait prisonnier, ce qui évitera des ennuis au village, mais M. Pignon refuse. Au rendez-vous de 16H, l'officier se laisse convaincre par l'assemblée communale que personne ne connaît l'endroit où se trouve l'aviateur.

► L'officier sort de la mairie quand un homme de son escorte lui parle, reçoit son assentiment et rentre précipitamment dans la salle. Se dirigeant vers moi, il m'empoigne par le bras et me conduit devant l'officier : celui-ci m'ordonne de les conduire à l'endroit où j'ai découvert le parachute.



► J'appelle les allemands et leur remets les équipements. Je prétends être arrivé trop tard et n'avoir trouvé que quelques vêtements. Un jeune officier, parlant parfaitement notre langue, ordonne au maire accouru entre-temps, de réunir le conseil municipal. L'aviateur devra lui être livré avant 16H, faute de quoi des otages seront pris. En attendant, des fouilles sont entreprises dans les maisons comme dans les champs. La maison de M. Pignon est visitée sans résultat, l'homme étant bien



► Me voici donc promenant ma troupe d'allemands à travers champs, décrivant un vaste cercle autour du village avant d'aboutir à l'endroit où j'ai effectivement rejoint l'aviateur. Si je les y avais conduits directement par la route, comme je l'avais fait moi-même, les Allemands auraient compris que l'homme ne pouvait pas avoir disparu en si peu de temps ! Lorsque, enfin arrivé au point de chute, je me tourne vers l'officier pour lui dire que je reconnais maintenant très bien l'endroit, je suis surpris de l'entendre dire : « en effet, c'est

bien, l'endroit, et j'en détiens la preuve ». Il sort alors de sa poche un des gants de cuir de l'aviateur que, dans ma précipitation, j'avais oublié de ramasser le matin.

► L'Américain se nommait José Sanchez. Il était cow-boy à Clarksdale, dans l'Arizona. La nuit suivante, il fut extrait de son refuge, les Allemands étant partis bredouille. Pour ce qui est du sergent radio Edward Jackson, musicien à New York dans le district de Brooklyn, il était tombé à la limite de Sainte Marie Kerque et de Saint Folquin. Tous deux furent conduits en gare de Watten pour prendre le premier train du matin pour Lille. Les trains étaient bondés. Le résistant accompagnant les aviateurs et parlant anglais, ne pouvait évidemment converser avec eux. Il déclara avec aplomb à quelqu'un qui interpellait nos deux lascars... Qu'ils étaient muets !



1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D

► TÉMOIGNAGE

Georges Mauffait

par **Michel Hameau**

Michel Hameau est adolescent durant la seconde guerre mondiale. Il fait partie des Scouts de France avec quelques camarades de son âge. Il connaît bien Georges Mauffait qui est, à l'époque, leur capitaine.



Georges Mauffait dans son uniforme de scout.

Lors d'une kermesse, un forain, M. Geisler de Bourbourg, cherche des gars pour l'aider. Les scouts proposent leurs services. Satisfait, le forain leur demande de le rejoindre pour l'étape suivante à Bayenghem-Les-Éperlecques.



Ayant repéré une belle pâture près d'une rivière, les scouts installent leur campement : deux tentes, une pour eux et une pour leur capitaine.

Dans la soirée survient un terrible bombardement. Les enfants transis de peur ne s'aperçoivent pas immédiatement de l'absence de leur capitaine, Georges Mauffait. Après le bombardement, en le cherchant, les scouts découvrent leur capitaine dans un fossé avec un projecteur qu'il avait dirigé vers les aviateurs canadiens qui pilonnaient le blockhaus d'Éperlecques. C'est à ce moment que Michel Hameau comprit les activités de Georges Mauffait en tant que résistant.



Du toit de la maison de Maître Delépine, Georges Mauffait pouvait observer la chute des parachutistes anglais et canadiens. Il se dépêchait d'aller les récupérer pour les cacher.



Souvent, il passait à la mairie pour saluer le secrétaire, M. Glorie, qui était chargé des registres de tickets de rationnement. On constatait souvent qu'il manquait des tickets au lendemain de la visite de Georges Mauffait, et on soupçonnait M. Glorie. On apprendra à la fin de la guerre que M.Glorie était lui aussi résistant et que les tickets manquants étaient distribués aux parachutistes.



Michel Hameau est de garde un soir de septembre 1944 pour l'enregistrement des réfugiés. Des soldats canadiens viennent le prévenir qu'un accident a eu lieu entre un motard et une chenillette canadienne du côté du Fort Batârd. Michel Hameau pense immédiatement à Georges Mauffait qu'il a vu partir sur une moto. Arrivé sur place, il ne peut que constater le décès du résistant dont le corps a été transporté dans la sécherie de chicorée voisine.



1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D